

# RETO PULFER

Extraits des romans

« Les Excentriques »

et

« Gina »



## EXTRAITS DE « LES EXCENTRIQUES »

LES EXCENTRIQUES. VOYAGE D'OREBIB DANS UN PAYS DE FORTE  
TRANSPIRATION, LA TEMPÉRATURE Y ÉTANT PLUS ÉLEVÉE  
QU'IL N'EN AVAIT L'HABITUDE.

Les voilà de nouveau – venus de la vie qui était devant eux, que leurs parents avaient posée devant eux, ces vies dont ils se sont débarrassés, pensant qu'un simple changement d'apparence et une grande absence d'attentes suffiraient pour qu'ils occupent tout de suite une autre vie, pour qu'ils atteignent les objectifs les plus ambitieux : profonde satisfaction, amélioration des relations humaines, ménagement des ressources, respect de l'entourage, atténuation du moi égoïste et ainsi de suite. Jour après jour, ils se retrouvaient dans des groupes de méditation, des exercices de concentration, la solitude, l'ouverture de soi, d'asseolement, d'asseolement retourné, d'asseolement latéral, d'asseolement courbé, assis en tailleur, accroupis à quatre pattes et respirant. L'après-midi était rempli d'ambitions similaires, qui les voyait tapoter sur de petits tambours, marteler de gros tambours, jouer d'instruments à sept cordes, jouer d'instruments à soufflet, jouer drôlement de l'orgue, flûter, jouer d'instruments de percussion en tôle, chanter. Il y avait des cours pour apprendre à cuisiner des aliments énergétiques enrichis, il y avait des enseignements secrets, qui ne sauraient être divulgués ici, mais qui y étaient néanmoins enseignés, et bien entendu il y avait également des écoles de langue locale ou antique.

Orebib prit d'abord des cours de cri. Pour ceux-ci, le groupe se réunissait dans une cave solitaire et déserte, taillée profondément et loin de toute oreille humaine dans une pierre froide et banale. Tout le monde avait le droit de crier sur son voisin, d'une voix aussi profonde et méchante que

Vue de l'exposition « Die Loci der Ortie »,  
Centre international d'art et du paysage, Vassivière, 2015.



possible. Auparavant, il fallait annoncer pourquoi on allait crier. C'était au tour d'Orebib : après avoir annoncé qu'il allait crier sur son père, il cria avec une grande ferveur et avec l'intensité d'un musicien, tout de noir vêtu, d'un collectif musical primitif jouant des guitares électriques noires et sombres. Les autres applaudissaient et criaient à leur tour. Il s'agissait donc d'une sorte de thérapie. Désormais, c'était au tour d'un jeune homme tramontanais : il cria sur l'armée, dans laquelle il avait servi, mais également sur sa petite amie, qui ne l'avait pas accompagné lors de ce voyage. Il cria bruyamment et atrocement.

Ainsi continuait la ronde des personnes et des choses imaginées, qui n'étaient pas réellement dans la caverne, mais à qui ces cris étaient adressés. On racontait que dans le village voisin habitait un tigre à dents de sabre, une âme sensible qui, en entendant les cris, se réfugia dans les montagnes. Une femme-cou avec un joli cou cria sur l'autoroute qui passait près de son enfance. À noter qu'en même temps avait lieu un jeu narratif, dont les participants dansaient pour quelque chose ou quelqu'un : leur conseillère fiscale, leur famille alcoolique ou leur frères et sœurs jumeaux. Or, le hurlement était comme une fin ; c'était l'expression d'une fin, comme le fait de se retrouver au bout d'un mur long et haut, dans les pieds d'un étranger, avec des mains inutiles ; comme le fait d'être attaqué par une créature laide qui avance sur de grandes pattes à contre-jour ; de réaliser, dans cette situation, que l'on est doté d'un grand gosier profond, et qu'avec ce gosier grand et profond et bleu



Vue de l'installation « Dehydrifiée Landschaft » Centre d'art contemporain, Genève, 2015. Photo: Annik Wetter

indigo, il est possible de crier – et c'est donc ce que firent les participants de ce cours de cri en déployant la plus grande imagination.

Il se sentait bien en criant, oui, loin de toute obligation, loin du pays insulaire où il avait grandi. Sans doute les autres partageaient-ils ce sentiment, mais comme lui, ils étaient venus de loin et payaient des sommes étranges pour des méthodes par ailleurs très banales. Quoi qu'il en soit, si le cri était une peinture, il prendrait la forme d'éraflures colorées sur de grands fonds de couleur. Des griffes jaune ocre auraient laissé des traces linéaires d'ongles rouge écarlate sur des fonds bleu ciel ou turquoise, il s'en dégagerait l'odeur de clous de girofle ou de charbon de bois, le soleil serait aveuglant.

L'après-midi, il se rendit dans un centre de concentration aux exigences élevées, une salle aérée par des résines synthétiques aux accents forestiers et orientaux, mais denses et brumeux dans l'espace volumineux de la pièce, elle aussi entièrement obscurcie, à tel point que les taches sur les étoffes étaient à peine visibles ; ici, il essaya de n'être rien, de simplement voler, détaché dans son esprit, sans penser et ainsi de suite – mais il n'y parvint pas tout à fait, puisqu'il s'ennuyait sans cesse. D'autres semblaient en être capables, ou alors ils prétendaient avoir été très loin, avoir atterri, loin du présent, dans d'autres sphères : comme dans la deuxième vie du tourmentêtard, comme dans la promesse du bourgeon dans la feuille, comme un gland tombé qui traverse les saisons pour devenir une petite plante. Il préférait la conversation et la digression mentale en images à la non-réflexion laborieuse et préméditée. Dans ces moments-là, il avait la certitude

qu'il aurait tout autant pu travailler comme artisan dans une ferme ou une grande propriété que de risquer le long voyage vers des terres éloignées pour éprouver quelque chose de très similaire en termes de contenu. Ensuite, il y eut de la nourriture énergétique enrichie, mais il ne sentit qu'un gargouillis dans son estomac. Après avoir mangé une deuxième fois, un autre jour, il se sentit très léger et eut l'impression que le moindre coup de vent le traversait et le démultipliait dans les étendues de la ville et de la campagne environnante.

Il prit d'autres cours. Il y en avait un que l'on pourrait traduire par « improvisation libre avec appareillages électriques, en interaction avec d'autres participants afin d'apprendre ensemble à écouter en se traitant avec égard et privilège mutuel ; le but étant cependant la description commune d'un cheminement musical, d'une dramaturgie ». Il y excellait. Il pouvait produire des sons des heures durant ; pour ce faire, il avait commencé avec des microphones de contact – il s'agit en l'occurrence de petites plaquettes de métal rondes au milieu desquelles est fixé un moment céramique blanc circulaire, auquel se rattachent deux petits fils qui débouchent à leur tour dans un gros câble. Le bruit de fond des câbles est alors amplifié et amené à l'haut-parleur, ou bien des machines à effets sont insérées entre les deux. Comme par exemple le boîtier « Roland Space Echo ». Celui-ci renferme une bande magnétique qui tourne et tourne inlassablement sans interruption ; dans cette éternelle continuité de l'enregistrement et de la reproduction sont intercalés, aux endroits les plus variés de la bande magnétique, des systèmes de lecture réglables par le biais de boutons et, surtout, de régleurs dont l'usage est intuitif. Cela produisait l'impression que le son était dans un endroit interminablement long et n'arrêtait plus de vibrer, comme si le microphone de contact s'était accroché à un vieux vaisseau spatial rouillé, qui aurait été criblé d'impacts d'astéroïdes et, par l'action de masses de gaz interstellaires, aurait été recouvert d'une patine anti-réfléchissante, et qui enregistrerait tous les retentissements et échos entre ici et la prochaine galaxie produits par le martèlement d'un marteau surdimensionné en titane.

Ses co-participants, avec qui il partageait ce cours, s'affaient avec d'autres instruments en faisant tout autant de bruit. Un luth à une corde, mais dont la cavité était si grande que le pincement de la corde pouvait faire penser à la joue pleine d'un hamster, si ce n'est au ventre vide d'un hippopotame. Pas besoin d'avoir le sens de la rythmique ou de la mélodie, ni le moindre talent musical, pour participer à ce cours d'expression – seul le fait d'écouter



Vue de la performance « Ginafius », 2015  
Spike Island, Bristol. Photo : Max McClure

ce que jouaient les autres et le résultat que créait leur action commune étaient d'une importance telle qu'elle impliquait nécessairement un développement; la musique se développa à travers leur intensité et leur sentiment profond. L'enseignant local, lui-même un grand excentrique, qui détaillait sans cesse sa propre histoire et son expérience dans des présentations spontanées, se faisait discret dans ces moments-là ; de temps à autre, il disait « très bien », ou se contentait d'un petit signe de la tête, ou bien haletait et applaudissait comme pour mettre en évidence certains moments.

Un autre instrument mérite d'être décrit ici, dont la logique originale restait un secret pour beaucoup. D'où provenait le son ? Cet instrument ressemblait plutôt à une chaîne, un circuit de petits appareils – ceux-ci, dans leur ensemble, produisaient un bruissement, un grondement, un raclement ou encore un flottement mélodieux. La chaîne comprenait notamment un compresseur, qui assurait un volume sonore constant ; puis un effet à répétition semblable au « Space Echo » décrit plus haut. Un autre appareil très important était le « Phaser », qui sonne comme si le haut-parleur traversait la pièce en volant ; tout semble constamment en mouvement. Grâce à l'insertion de ces appareils et d'autres encore dans le circuit, le son joué en dernier arrivait en tête de la chaîne, s'y glissait et transformait à nouveau le son animé des appareils de la chaîne. Orebib aimait jouer de la musique avec des retours sonores, car cela produisait souvent de grands moments imprévus et de joyeux moments fortuits – un petit changement suffisait pour faire s'arrêter le tout ; mais en s'appliquant, l'on pouvait également transformer et faire tenir le son.

Le soir, les chercheurs du moi se rassemblaient dans des lieux d'ambiance autodésignés. Ces derniers peuvent offrir de belles vues ou se situer dans des endroits protégés ou, en raison de veines particulières dans la terre, être particulièrement attrayants pour les esprits sensibles et les randonneurs intuitifs. De temps à autre, il fallut se demander à quel point les nouveaux, qui venaient juste de rejoindre le groupe, étaient particuliers et spirituels. Il y avait quasiment une compétition pour déterminer qui était plus spirituel que les autres ; qui était pour ainsi dire capable de percevoir avec une sensibilité et une profondeur plus grandes ; qui avait les plus grands capteurs capables d'enregistrer les vibrations ésotériques dans l'air et dans la pierre. La nuit et le soir, là et ailleurs, on se racontait les aventures autour du temple du lieu, dans lequel Orebib ne s'était pas encore aventuré ; mais il projetait de le faire dès que son programme intensif de cours le lui permettrait. On disait que le temple, avec son grand nombre d'unités Bovis, était particulièrement puissant. Le soir même, il entendit parler d'un temple presque légendaire sur une autre planète, auprès duquel on avait mesuré pas moins de 43 millions d'unités Bovis, d'aucun proposant déjà d'introduire une nouvelle échelle afin d'enregistrer en chiffres la puissance de ce lieu regorgeant d'énergie.

Le lendemain, il resta dans sa chambre et lut un roman, dont l'action était située dans une Europe profonde, immémoriale, qui n'existait plus – et en lisant, il ne put s'empêcher de penser que toute sa perception pourrait être vue exclusivement comme oscillant entre commerce et mythe grec, entre zèle protestant et promesse catholique ; qu'il n'avait plus même la faculté d'être autre chose qu'un enfant individualiste et désillusionné, un produit de l'État-providence, avec des bibliothèques par-dessus tous les toits et la possibilité de rejoindre tel mouvement de jeunesse ou un autre. S'il avait pu choisir, il serait né dans un carré vide de contenu : là, il aurait pu se donner son propre nom et former son visage en glaise ou sur ordinateur, avec l'aide d'un logiciel d'architecture ; ses cheveux auraient des couleurs que ses yeux ne verraient pas, et il parlerait une langue que même les grilles et les baleines ne comprendraient pas. Mais il se pourrait qu'à l'intérieur du carré blanc, il n'aurait pas eu d'autre d'idée que d'être lui-même un carré blanc ; il préférerait être un poisson excentrique avec des nageoires striées et une crête jaune fluo, ouvrant et fermant la bouche laborieusement, lentement, et observant le monde comme il va ; pourtant, dans ce cas-là, il n'aurait pas non plus détonné, puisque ses parents, étant eux aussi des poissons, auraient eu la



Vue de la performance de Eisklares Echo « Mia von Matt / Reto Pulfer », Haus der Kulturen der Welt, Berlin, 2015.  
Photo : Sebastian Bolesch

même apparence ; et d'ailleurs, il était avéré que les couleurs qu'affichent les poissons sur les photos sont complètement différentes de celles que voient les poissons sans flash à deux mètres de profondeur ; puisque, comme on le sait, la lumière se réfracte dans l'eau, et que par ailleurs, les longueurs d'ondes des couleurs atteignent des profondeurs d'eau différentes de manières différentes; ce qui explique que là, dans l'humidité trempée des palmures, tout reste bleu terne et vert, avant que tout ne disparaisse avec des squelettes décomposés et des ruines dans l'obscurité des sillons les plus profonds au fond de la mer sans vagues. À moins que les poissons ne brillent eux-mêmes – ou bien il serait une méduse électrique qui, de son corps, illumine les profondeurs; cela aussi lui conviendrait, puisqu'il ne s'imaginait pas, avec tous ces longs fils rattachés à son corps, adopter une pose de méditation.

Il y avait d'autres cours encore qu'il envisageait de suivre : « Vivre dans un espace étroit avec des étrangers, ou quête et narration de souvenirs de la petite enfance, racontés et rejoués devant le groupe ». Ces cours aussi, il les suivit assidûment, s'abstenant seulement de se rendre dans le temple, parce que l'idée de se retrouver seul entouré de vieux murs en pierre l'effrayait; il se sentait trop seul pour sentir et rencontrer son propre état de veille; il partageait volontiers avec les autres chercheurs d'âme son destin difficile, celui de savoir qui il était et s'il le savait. Le grand projet « transformation de moi-même » était loin d'aboutir ; il trébuchait.

## LES EXCENTRIQUES. LES MÉTHODES D'OREBIB

Les bonnes idées demandent du temps, avait pour habitude de se dire Orebib. Non seulement un petit bout s'ajoutait à un autre, et ainsi de suite, jusqu'à finir par former une idée au fil des années, mais encore fallait-il trouver le bon endroit où elles puissent se déployer. La plupart de ses travaux prenaient peu de temps, mais ce qui lui importait, c'était de trouver le bon moment, de sorte qu'en le saisissant, le présent soit palpable. Même si tout se faisait à l'arrache et sauvagement, c'était rendre justice au moment. À présent, il aimait aussi travailler dans son imagination ; pour ce faire, il employait de vieilles méthodes : il se plaisait ainsi à imaginer la maison de ses grands-parents, mais lorsque, dans ses pensées, il y entrait et s'y promenait – de la même manière qu'il nous arrive, dans nos rêves, de parcourir des endroits familiers – son imagination échappait à son contrôle, à tel point que les pièces familières étaient complètement différentes. Dans ces rêves, la maison était vide et les murs vierges, et pourtant il s'y passait des choses ; des chauves-souris plus grandes qu'un homme traversaient le salon et le couloir en volant. Des machines sur pieds parcouraient la maison ; il y avait une pièce noire et blanche, où toutes les couleurs viraient au gris dès lors que l'on y entrait, même la couleur des yeux devenant grise. Il y avait dans cette maison plus d'étages qu'il n'en aurait souhaité, et dans le jardin, des mains poussaient dans la glaise fraîche ; elles tenaient des fruits dans la main, qu'elles ne lâchaient que lorsqu'ils étaient mûrs ; elles ne se laissaient pas chatouiller ou déjouer en prétextant une saison plus ensoleillée ; c'est d'une manière proprement désintéressée que les mains se relâchèrent alors, sans effort et sans force, et que poires, pommes et kakis furent délicatement posés par terre par les mains émergeant d'un nœud de plusieurs avant-bras. Dans la piscine flottaient encore des récifs sous-marins, denses et dans une profondeur inscutable, très inquiétants selon lui, puisqu'ils ne laissaient guère de place aux nageurs. Après ces excursions dans les méandres de son cerveau, il porta de nouveau son attention sur l'abondant programme des cours.

LES EXCENTRIQUES.  
VISITE DU COURS D’AFFÛTAGE DES SOUVENIRS D’ENFANCE ET DE  
LUTTE CONTRE LES FANTÔMES ANXIOGÈNES DE CETTE ÉPOQUE

Orebib ne s’attendait pas à grand-chose en allant à ce cours, mais il se réjouissait néanmoins à l’idée de s’intéresser avec une avidité non cachée au sujet des souvenirs brouillés ; pourtant, comment venir à bout de tels fantômes de jeunesse restait pour lui un fantomatique mystère.

L’enseignant ne montrait pas son visage. Il le cachait ; mieux, la pièce étant plongée dans une obscurité considérable, son étendue demeurait incertaine. Les participants du cours ne s’en souciaient guère, puisqu’ils s’habituaient très vite au sujet et furent très vite replongés dans leur enfance ; comme dans un rêve, ils se sentirent de nouveau l’âme de jeunes enfants ; oui, le sol était ouaté et dégageait une odeur de cèdre et de pin, la pièce était baignée dans une lumière tamisée, chacun trouva tout de suite le chemin de ses souvenirs, pensant avoir retrouvé le corps souple de son enfance en se déplaçant en rêvant. Les participants devaient, pendant un certain temps, se laisser pénétrer par cette harmonie pour ensuite se trouver soi-même et retrouver certaines peurs de cette époque.

Il ne restait plus beaucoup de temps à Orebib, et très vite il se souvint du jour où, pris par une forte fièvre, il ne supportait plus la spatialité de sa chambre d’enfant ; on lui demanda alors quelle était son épaisseur, et sans attendre, les assistants reconstruisirent sa chambre d’enfant, dans laquelle il se retrouva d’un coup. Les assistants apportèrent des étagères et un lit aux dimensions proches de celui dans lequel il dormait enfant. Les autres participants du cours avaient depuis longtemps disparu de sa vue et de son ouïe, à mesure que leurs souvenirs étaient eux aussi reconstruits par les assistants. Les murs étaient blancs et vierges, le cadre de la fenêtre terne et fonctionnel, d’une grande efficacité, sa mécanique dissimulée. Les rêves fiévreux diurnocturnes se manifestaient par un désir de se cacher, de se dissimuler, de s’enfermer. Il fallait dissimuler les étagères derrière des draps. Les draps devaient être blancs et sans motifs, ou alors ceux-ci ne devaient être visibles qu’en y regardant de plus près. Les assistants recouvrirent immédiatement les étagères selon ses instructions, et Orebib se retrouva



Vue de l'installation « Dehydrée Landschaft des Zustands »  
exposition collective « 100 Jahre Gegenwart. Der Auftakt », Haus  
der Kulturen der Welt, Berlin, 2015. Photo : Sebastian Bolesch

dans sa chambre d'enfance ; celle-ci était recouverte de draps, et pourtant cette exigüité recelait une étendue, si ce n'est l'infinité. Lorsqu'il touchait un drap, il percevait la structure délicate du tissu, tâtonnant du doigt le mode de tissage, la rugosité du tissu, l'enjouement des fils lâches et l'imprécision du motif de tissage due à son instabilité diagonale. L'enseignant n'avait pas grand-chose à dire, ne voulait rien enseigner. Pour Orebib, il importait de voir qu'en recouvrant de draps les étagères et les murs de la pièce, il pouvait activement contrer la méchanceté de ses rêves fiévreux ; de voir qu'il avait créé quelque chose de nouveau, de libérateur. Dans ses rêves, tout semblait sans cesse se gonfler. La pièce semblait contenir de petites bactéries sans nom prenant la forme de pommes de terre, qui en un rien de temps se gonflaient pour atteindre la taille de la pièce, de sorte qu'Orebib rapetissait et venait à manquer d'air. Lorsqu'il voulait alors toucher la chose, elle semblait être ni chaude ni froide, ni une clôture électrique, mais il n'en était pas certain. Peu importe qu'il dorme ou qu'il soit éveillé, qu'il soit en train de se réveiller ou qu'il somnole, qu'il ait de la fièvre ou qu'il se sente sobre : l'exigüité de la pièce pouvait à tout moment lui paraître trop exigüe, et à tout moment, un néant sans pommes de terre, d'un visage sans nom, pouvait se gonfler et l'écraser.

Sa peau lui semblait comme la surface d'une balle de minigolf crasseuse et élimée. Avec de petites dépressions, qui en étaient moins

Vue de l'installation « Die Kammern des Zustands », Musée régional d'art contemporain Languedoc-Roussillon, Sérignan, France, 2015. Photo: Jean-Christophe Lett



affectées, et une surface discontinue avec des courbures vulnérables, dépolies, rayées. La peau de la bactérie gonflée en forme de patate, et sa propre main, semblable à une balle de minigolf, étaient écorchées et potentiellement dangereuses ; il fallait éviter de les toucher. Le drapement de sa chambre venait à propos, comme un panneau, ou comme un chapeau de soleil sous le soleil de midi, ou comme des gants en hiver à vélo, ou encore comme un chiffon microfibrés pour essuyer les dernières taches de boue. Le drapement se fit de manière intuitive. Après la fin du cours, qui de nouveau ne dura que soixante-quinze minutes, il se retrouva à l'air frais et mangea une glace aux clous de girofle écrasés et aux gousses de vanille originale. Les gousses de vanille sont séchées et triées selon la longueur pour être exportées. Elles sont vendues en flacons de verre au supermarché. Il projeta d'accrocher deux ou trois gousses de vanille dans sa chambre drapée imaginaire, pendues à des fils orange. Le drapement se fit de manière intuitive et reste à ce jour sans motivation.

## EXTRAITS DE « GINA » UN ROMAN EN COURS D'ÉCRITURE

« Les boîtes ! Va chercher les boîtes ! » J'emballai également ce repas. Puis les graines et les noyaux, que l'on pouvait faire germer avec de l'eau propre et consommer dans des caves souterraines, des bunkers antiaériens, des bunkers mobiles, en se déplaçant.

« Le monde se délite », dit-elle.

« La terre se disloque. » Après cela, nous fîmes constamment en fuite, faisant partie des rares survivants dans un paysage déshydraté. Je faisais partie de la fuite et elle faisait partie de moi ; le sentiment d'être persécuté ne m'a pas quitté depuis ce jour, puisque plus tard, j'ai tenté de donner une autre trajectoire aux événements, en raison de quoi je suis toujours recherché par les nouveaux organisateurs des survivants.

Gina est devenue Ephémère.

Je me retournai et je vis tout trembler, je vis tout ce qui était solide tomber en miettes dans un état d'étonnement incrédule. Tout ce qui était solide, le béton, les murs, les choses se fissuraient, tout fondait.

« Gina ! Gina ! ». Quelqu'un m'avertit de faire attention, de me préparer : c'était la fin du monde.

Ce jour-là, elle sortit tôt de chez elle, à une heure où le monde n'était que contours dorés scintillants, et tout le reste, détourné de la lumière du soleil, baignait dans une lueur violette avenante, protectrice, intime, somnolente. C'était le bleu du sommeil, le bleu de ce qui n'est qu'à moitié visible, du poète mal réveillé, des morts-vivants, du brouillard languissant, le bleu de la créature qui se vautre en se métamorphosant, le bleu de l'amour d'un océan profond.

La grande toile plane au-dessus de nos têtes. Gina, telle une renarde ou une femelle fennec, courrait le long des dunes lestées de pierres et bercées

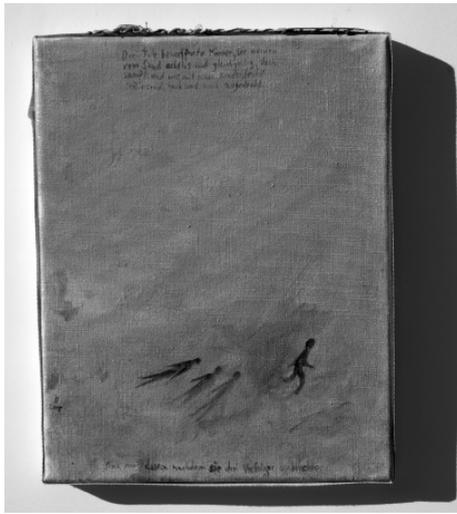


Vue de l'exposition « Die Loci der Orte »,  
Centre international d'art et du paysage, Vassivière, 2015.

par les vagues, déliées par les ondulations, sur des pattes semblables à celles d'un lapin ; et le long de cette ligne, qui démarquait la dune telle une ombre, elle se dirigeait vers des endroits cachés, qu'elle soupçonnait d'abriter quelque chose de précieux.

Aujourd'hui tout semblait tranquille. Il faisait chaud. Étouffant. Insoutenablement lourd et aride, oui, vide et inhospitalier. Dans cette normalité, cet être-jeté, elle parcourait pourtant le paysage, heureuse et reconnaissante. Elle tentait de renifler son but, espérant bientôt développer d'autres sens, des sens nouveaux qui lui permettraient de deviner les choses. Dans la courbe d'une pente, un creux, elle se pencha prudemment vers l'avant pour palper la texture du sable avec ses doigts. Elle repensa à l'époque où, enfant, elle jouait dans un bac à sable, ne se doutant guère des devoirs qui étaient les siens aujourd'hui. Elle s'avança et se mit à creuser plus profondément dans le sable.

Pour s'alimenter, le moment le plus dur était celui où il fallait trouver le fruit-pelote. La racine traversait les couches de sables supérieures en lignes incroyablement longues, semblables à des fils, dont les nœuds épars abritaient le fruit-pelote, un fruit amer, peu sucré et excessivement précieux. Il était considéré comme un aliment de luxe parmi les collections désertiques. Sa teneur en santé et son index énergétique surpassaient beaucoup de beaucoup.



*Gina s'enfuit en courant après avoir tué trois poursuivants, 2015*  
huile sur toile, nuban, fil, 30 x 24 cm © Reto Pulfer

En tâtonnant le sable, Gina tomba par hasard sur une racine et, se mettant à genoux, suivit, jusqu'à tomber sur plusieurs nouements, croisements, intersections et racines nouées en nœuds de huit, l'écheveau qui, annonçant le fruit, fit pousser une promesse. Peu après, elle découvrit le fruit-pelote, qu'elle enveloppa soigneusement d'un geste habile et mit dans sa poche de secours.

Plus tard, Gina s'enfuit en courant après avoir tué trois poursuivants. Trois hommes morts, armés, que le sable, indifférent, insensible, doucement, telle une couverture de lit d'enfant, recouvre peu à peu.

Le grand filet, la toile plane au-dessus de nos têtes, presque aussi grande que notre paysage ; elle est trop haute pour que nous puissions la toucher ; mais si nous pouvions l'atteindre, nous pourrions nous y déplacer, la traverser, nous y insinuer, nous y vautrer, nous y faufler, nous déplacer avec elle, nous relier à elle et l'emmener avec nous. Elle jette des ombres tel un nuage, nous l'interprétons et la prédisons comme la météo, nous décrivons ses formes comme nous interprétons le ciel, nous l'interprétons et l'abandonnons aux experts, nous fuyons et nous nous protégeons, nous décrivons la toile comme un au-dessus-de-nous ; elle n'est pas un en-dehors-de-tout, puisque nous la voyons, mais elle est souvent de cette nature-là, puisque nous n'osons pas la transformer. Du reste, la toile est réelle, aussi réelle que mes os, ma peau, le paysage que je viens de décrire, ce paysage qui s'adapte à nous, les ombres, les ombres du soleil et le soleil – telle est la réalité de la toile qui plane au-dessus de nos têtes. J'évoquerai ses propriétés matérielles une autre fois.



Reto Pulfer et le Centre international d'art et du paysage  
sont très heureux de présenter  
pour la première fois des extraits  
de ses deux romans  
« Les Excentriques » et « Gina ».  
Les deux romans présentent volontairement  
de nombreux néologismes et figures de style.

Livret édité par le Centre international d'art et du paysage  
Exposition de Reto Pulfer « Die Loci der Ortie »  
15 novembre 2015 — 6 mars 2016.  
Traduit de l'allemand par Patrick (Boris) Kremer.  
© Reto Pulfer

Première de couverture : Vue de l'installation « MMMS Reticulum Gewässerzeiten »  
Spike Island, Bristol (Grande-Bretagne), 2015. Photo : Stuart Whipps  
Dernière de couverture : Vue de l'exposition « Die Loci der Ortie »  
Centre international d'art et du paysage, Vassivière, 2015